

La transformation d'une classe enfantine en atelier de recherches graphiques et picturales

L'idée que je voudrais simplement mettre en exergue, c'est qu'un éducateur cherchant à aller sur la voie indiquée par Freinet doit, à mon sens, procéder par tâtonnement et intuition, doit aussi savoir prendre des risques. Et cela essentiellement, de manière irréductible, nous démarque d'autres styles pédagogiques plus méthodiques et positivistes pour lesquels la réflexion et la spéculation théorique viennent avant toute pratique. L'expérience banale que je vous présente ici en deux mots tend à montrer que l'intuition est constructive de vie, au sens que si nous agissons par intuition nous saurons respecter le sensible de la Vie, ses droits au mouvement et à la recherche débridée...

1 - La classe enfantine (portrait robot !)

Lorsque j'ai dû prendre cette classe, je n'avais aucune idée de ce que l'on peut faire avec des enfants de deux à cinq ans. Le local est un préfabriqué standard dont tout le monde connaît les merveilles architecturales, bien adaptées au travail en ateliers avec régulièrement trente petits en plein hiver dans le haut Var... Royalement six mètres, avec une rangée de fenêtres non étanches de chaque côté qui donnent sur des régions sans lumière de la petite cour, mais quand même dans un coin du local un sympathique poêle à mazout même s'il ne chauffe pas.

Les trente petits bureaux étaient judicieusement concassés devant un minuscule tableau noir non éclairé. Pas de bibliothèque, pas de tapis, quelques vieux pinceaux durs et des restes de peinture en poudre, quelques jeux hautement éducatifs dans le coin des poupées devant le bureau... ma première question a été : « Tiens, c'est curieux tous ces bureaux alignés... mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien y faire ? »

2 - Faire le vide...

Ma première intuition a été qu'il fallait faire le vide. Je suis resté le soir après la classe : j'ai sorti tous les bureaux, toutes les étagères, tout le matériel (le premier savoir-faire d'un instituteur c'est d'être déménageur). J'ai fait le vide en moi-même du même coup.

A partir de là, tout est possible. Je pense que cette attitude est préférable à celle qui consisterait à vouloir transformer « de l'intérieur » les structures de la classe, car c'est un marais boueux dont on n'est pas assuré de se sortir. J'ai fait place nette. Il a suffi ensuite de trier dans le matériel ce qui pouvait être utile, ce qui ne l'était pas. J'ai plaqué d'autorité une quinzaine de bureaux contre le mur sous les fenêtres pour que les enfants n'aillent plus sous les courants d'air... Ces bureaux serviraient d'étalage aux expositions et pour une part de lieu de stockage du matériel pédagogique réformé par mes soins. Je suis alors rentré à la maison sans savoir ce qui m'attendrait le lendemain... je ne fais pas de pédagogie préméditée.

3 - L'assemblée coopérative en maternelle

Notre première assemblée coopérative a eu lieu le deuxième jour... (je dis ça pour ceux qui doutent de la possibilité des assemblées coopératives en maternelle). Ce fut très simple. Les enfants ont voulu savoir pourquoi j'avais déménagé la classe. Je leur ai répondu que je manquais d'air là-dedans. Ils ont voulu savoir ce que nous allions faire maintenant, je leur ai dit : je n'en sais pas plus que vous !

Le conseil de coopé (comme disent ceux qui sont dans le coup) s'est tenu spontanément, informel, parce qu'il y avait problème,

A débattre...

Maintenant, on voudrait une école maternelle riche, c'est-à-dire que cinq minutes vous mangez du sucre, cinq minutes vous bouffez du sel, cinq minutes vous lacez un soulier, cinq minutes vous faites autre chose.

Moi, si je voyais ma mère, maintenant, manger du sucre pendant cinq minutes, lacer ses souliers pendant cinq minutes, et puis après... elle serait toquée, folle !

On fait du travail en miettes parce qu'on croit que c'est la richesse d'aller partout, mais si un enfant est sur quelque chose, alors il devient sérieux. Il sent que pour ses mains il a besoin de conquérir, il a besoin de ça longtemps, et la grosse erreur est dans la multiplicité des ateliers qui est présentée pour l'Ecole Moderne en général ; les camarades s'affolent, ils veulent faire mille ateliers partout : « Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais ? » Ils affolent l'enfant par le matériel, comme on l'a affolé par l'esprit, alors qu'on pourrait se contenter de choses très simples et durables.

Paul DELBASTY
(propos recueillis dans la Gerbe du Sud-Ouest)

et que je n'avais pas pris l'initiative d'imposer (j'en aurais été incapable) la solution... Tout un débordement d'expression profonde et bouleversante a envahi la conversation. Je me suis senti entièrement solidaire de ce cycle de propositions et contrepropositions où fonctionnaient les fantasmes de désirs (et de besoins partout !) jamais exprimés.

L'assemblée coopérative du deuxième jour battait son plein lorsque déjà, de façon implicite, tous les problèmes de l'organisation coopérative du travail avaient été abordés :

- Emploi du temps.
- Gestion de l'espace.
- Matériel.
- Destination des travaux.
- Décloisonnement des activités.
- Formulation de projets, etc.

Je dois avouer que cette conversation à bâtons rompus prenait des allures vertigineuses et que beaucoup de rigueur dans l'écoute des demandes me fut nécessaire pour parvenir à dégager les grandes lignes qui pourraient être rapidement mises en place... Mais nous sommes tout de même arrivés à tirer parti de l'assemblée du deuxième jour pour donner allure concrète au paysage relationnel qui allait être le nôtre.

Quelle a été la part du maître ? Vider la classe et pousser quinze bureaux sous des fenêtres déjointées...

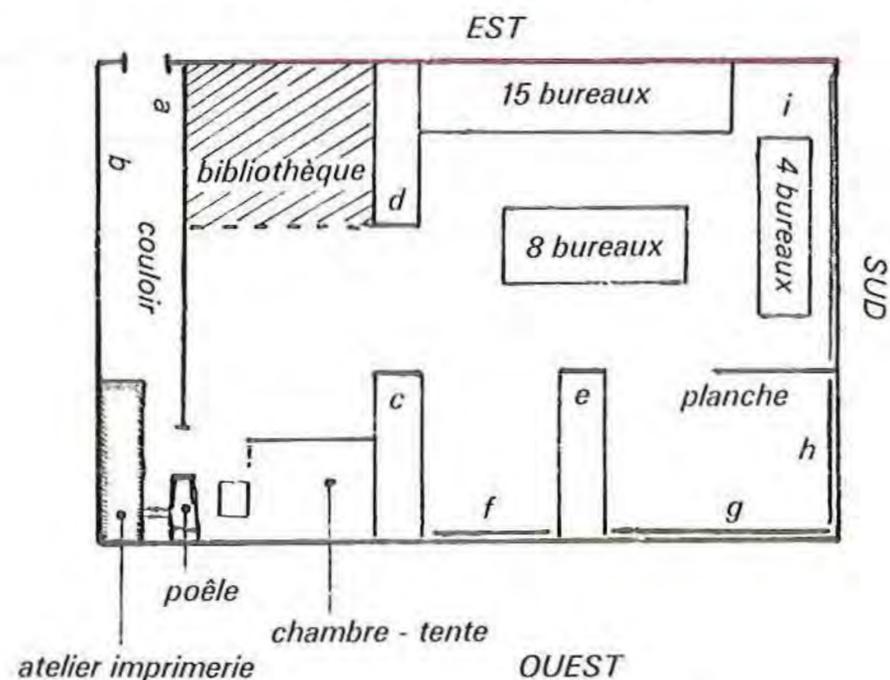
4 - Les options :

Je ne suis pas persuadé qu'il y ait des lois pédagogiques au sens où à tel âge telle activité est préférable à telle autre. Ce qui est préférable c'est d'éviter le saucissonnage des activités, le papillonnage scolaire. Je suis plutôt favorable (après expérience) à la prise de grandes options. Cela ne veut pas dire spécialisation. Mais c'est donner un ton vivant à la classe, lui trouver un moteur qui soit le mieux adapté à la situation, à notre personnalité.

Je n'avais pas les moyens de toute façon de proposer mille activités variées aux enfants : manque de pratique en maternelle de ma part, et manque de matériel. Après débat, il s'est avéré que le thème le plus attrayant était pour ces enfants : peindre. Peindre avec quoi ? Selon quelle démarche ? Pour aller où ? J'étais un peu démuni devant ce besoin d'expression picturale que manifestait une grande part des petits. Le soir du deuxième jour, je me suis posé pas mal de questions...

Le mercredi, j'ai fait un voyage à la C.E.L. où j'ai englouti les fonds de la caisse coopérative en peinture ; papier, encre à imprimer, feutres, pastels, brosses. Puis je suis passé chez le marchand de matériel à peindre et dessiner où j'ai acheté encore un échantillon de tout ce qui existait (sanguines, mines de plomb, fusains, couteau à peindre...). Avec ce chargement, j'ai enfin investi la classe.

5 - Mise en place des ateliers d'expression :



- a } murs du couloir transformés en panneaux d'affichage
- b }
- c } étagères servant de séparation des ateliers
- d }
- e }
- f } murs transformés en chevalets géants
- g }
- h }
- i } coin des expériences (balance, liquides, électricité)

* Les fenêtres donnent à l'est et à l'ouest.

La mise en place des ateliers a été assez rapide. L'atelier imprimerie dans le couloir, et cinq ateliers d'expression en compartimentant la classe à l'aide d'étagères et de tentures, avec possibilité de travail individuel sur bureau, sol, ou petit chevalet mobile. Nous utilisons aussi les murs extérieurs lorsqu'il faisait beau pour installer des ateliers. Très vite, la classe a ressemblé à quelque chose d'assez curieux, avec des enfants travaillant dans tous les coins, par terre, derrière des draps tendus... (je passe sur la récupération qui a dû être organisée pour trouver planches, draps, bouts de moquettes, coussins, etc.).

Après la conversation du matin qui avait lieu dans la bibliothèque (j'ai emprunté la marmothèque du Groupe Départemental), les enfants s'inscrivaient sur le tableau pour un cycle d'ateliers par demi-journée. Certains ont passé des journées entières dans le même atelier. Au début, bien évidemment, il y a eu la joie de manipuler et d'entrer en relation avec le matériau. J'ai arrêté, à partir de ce moment, de me demander « la peinture pour aller où ». Les ateliers fonctionnant bien, je n'ai pas cherché à arrêter les travaux des enfants toutes les 20 mn... Ce fut le début de mes convictions pour ce qui concerne la supériorité d'axer les travaux des enfants dans le domaine des créations, plutôt que d'organiser de façon machiavélique les journées en voulant à toute force leur asséner un éventail scolaire minimum. Ces enfants-là ne se sont jamais lassés de leurs recherches. J'en ai vu certains passer plus d'une heure trente sur une feuille canson à composer un collage avec divers matériaux...

6 - Du bon matériel pour une réelle création :

Je ne présente donc pas l'ensemble de la démarche, ni le détail du fonctionnement coopératif des ateliers, leur évolution... je me limite dans ce billet à conclure sur une idée : si nous avons beaucoup d'argent, nous créons un « milieu riche et varié » ; mais dans le cas contraire, j'opte pour engager la vie coopérative dans une zone dominante, par exemple l'expression picturale. Mieux vaut limiter son éventail de matériel et être riche dans un domaine qu'être pauvre plusieurs fois. Ce qui ressort, pour moi, de cette expérience, c'est que d'une part, les enfants de deux à cinq ans sont capables de recherche et de création, qu'ils se motivent pour l'expression artistique sous toutes ses formes. Je pense que la diversité et la quantité de matériel y sont pour quelque chose. L'expression de sensations profondes par la sanguine, amènera d'autres réactions qu'avec le fusain ou l'aquarelle. Cette diversité des registres amène les enfants à une meilleure extériorisation, plus complète, plus totale. Et l'ensemble de la personnalité des enfants évolue à grands pas grâce à ces moyens d'expression graphique et picturale (c'est un peu un développement extrême de l'idée de Paul Le Bohec dans « les dessins de Patric »).

Ce qui a compté, d'autre part, c'est de jouer le jeu de l'authenticité : j'ai pris les enfants au sérieux, je ne leur ai pas offert des simulacres de fusain ! Le matériel pédagogique est souvent insuffisant en qualité. Seul le prix élevé du matériel spécialisé nous fait hésiter. Mais là encore, je préfère acheter un cube aquarelle des trois couleurs fondamentales plutôt que d'avoir trente six teintes d'aquarelles pour enfants. On ne peut réellement avancer dans ce concept de CREATION que si l'on travaille avec du vrai matériel, pour un vrai travail.

Au bout de quelques semaines (trois ou quatre) les productions enfantines sont devenues des œuvres d'authenticité et de finesse, grâce au tâtonnement permanent.

7 - Le tâtonnement permanent :

Il ne s'agit pas d'un nouveau concept Ecole Moderne, mais peut-être d'une expression qui pourrait désigner une pratique qui se revendique de l'orthodoxie de l'esprit de Freinet. Car j'ai senti dans cette démarche d'engagement absolu dans une voie de recherche permanente le sens de ce que Freinet comprenait par tâtonnement expérimental et qui, sans vouloir polémiquer à tout prix, était différent de ce que l'on voit souvent et qui se décompose en deux phases : un court moment de tâtonnement pour ensuite engager l'enfant dans une voie de systématisation. Je veux dire que l'on peut avoir tendance à penser que le tâtonnement est une phase préliminaire à la systématisation. Pour ma part, c'est le tâtonnement lui-même que je systématise. Dans la classe enfantine, les recherches picturales se sont transformées en vaste entreprise de tâtonnement permanent. Ça veut dire qu'à aucun moment on n'envisage de formuler des lois. Chaque expérience a valeur absolue et ne peut donner lieu à une quelconque institutionnalisation, de quelque ordre que ce soit. Là, je dis bien, c'est ma vision du tâtonnement, celle qui me convient le mieux. Je conçois qu'il y ait des idées et des pratiques très différentes.

Par exemple, j'ai proposé une forme de peinture au couteau sur grands supports pour éviter le stéréotype de l'arbre, car il est vrai que même un arbre représenté au couteau aura une allure plus libre qu'au pinceau, et cela permet plus de liberté dans l'utilisation des couleurs, moins de soumission au trait et à la forme. J'ai fourni la peinture en pâte TACTICOLOR avec des couteaux à peindre (petite surface en losange). Les enfants ont cherché dans tous les sens, ce qui était possible de faire avec ce matériel. Leur création a été tâtonnée et permanente, sans direction.

Elle a fait partie du sens global de leur travail dans ce chantier d'arts graphiques et picturaux qui leur a permis de vivre quantité d'instantanés renouvelés, chargés d'affectivité, pour lesquels ils unifiaient le corps et l'esprit dans la création tâtonnée.

Au total, les relations se sont diversifiées, sont devenues de plus en plus intimes, vivantes, parce que les enfants et moi étions là POUR LE PLAISIR. Je trouve, à y repenser, que cette attitude de « lâcher-prise », de disponibilité à l'égard de ce qui peut (ou risque d') arriver, engendre l'intensification de la vie en maternelle, et cette vie rayonnera sur toutes les autres activités. Qui a dit que l'art est inutile ? Gardons-nous bien de lui imposer une rationalisation pédagogique ! Il est parfois bon d'enfoncer quelques portes ouvertes (ou entrouvertes ?)...

Henri GO (83)